

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

S'exercer à mourir

Les philosophes anciens avaient le « souci de la mort » et s'exerçaient à mourir. Et si on s'en inspirait pour (re)penser ce qui est essentiel pour nous : gérer notre capital premier, notre temps de vie ?

La mort est un événement banal et abstrait. C'est un phénomène universel, médical et administratif répété des milliards de fois. En bonne logique, puisqu'elle s'applique à tout être vivant, elle s'applique à moi aussi. L'homme est mortel, je suis un homme, je suis mortel. C'est continuellement vérifié : la mort triomphe. C'est une sorte de propriété générale du vivant, une propriété « essentielle », dit Aristote, c'est-à-dire « pas accidentelle ».

Et pourtant, ce caractère ne semble pas absolument probant. J'éprouve – peut-être comme vous ? – une répugnance à subsumer mon incomparable cas personnel, ou celui des êtres chers, sous la loi générale.

« SOUVIENS-TOI QUE TU ES MORTEL »

Prenons la mort d'un proche : elle est souvent vécue comme un scandale. Pourquoi ce qui s'applique à tous depuis toujours s'est-il appliqué à lui ou à elle, ici, maintenant, dans ces circonstances, qui sont injustes parce que c'était trop tôt, il était si gentil, j'avais trop besoin d'elle ? Devant un cercueil, tout le monde se conduit invariablement comme si la mort n'avait pas eu de chance. C'est qu'on vit la mort moins comme une loi constante que comme un accident. « Nous insistons toujours sur le caractère occasionnel de la mort : accidents, maladies, infections, profonde vieillesse, révélant ainsi notre tendance à enlever à la mort tout caractère de nécessité, à en faire un événement purement accidentel. »¹ Un accident est potentiellement plus injuste qu'une propriété essentielle. Prenons maintenant notre propre mort. La mort est pour moi une sorte d'éventualité. J'ai un doute infinitésimal : peut-être y aura-t-il une omission du destin qui me dispensera de l'épreuve suprême ? Peut-être va-t-on inventer un vaccin, un processus de clonage ? Bref, je sais bien que je mourrai, mais je n'en suis pas intimement persuadé.

Nous allons donc faire un effort pour nous en persuader un peu plus intimement ! C'est un exercice que faisaient régulièrement les philosophes antiques, ceux de la Grèce classique (Pythagore, Socrate, Platon) et puis de la Rome antique (les

stoiciens comme Épictète, Sénèque ou Marc-Aurèle) ; en grec, on appelait cela la *méléthé thanatou* (« souci de la mort ») ou, en latin, le *memento mori* (« souviens-toi que tu es mortel »). S'exercer à mourir avait un double objectif. Premièrement, se préparer à mourir pour ne pas rater sa fin. On la rate à tout âge. On peut paniquer, même vieux. Or, c'est un moment éthique, porteur d'une leçon de vie pour les proches qui est incroyablement puissante, parce que c'est un événement particulièrement marquant pour eux. Réussir sa mort, c'est laisser aux proches la possibilité de la vivre sereinement. Deuxièmement, par la conscience de ma mort, je deviens plus capable de penser ce qui est important pour moi. J'apprends à être radin avec le seul capital qui peut le mériter : le temps de vie. « On est parcimonieux s'il s'agit de garder intact son patrimoine ; mais quand il s'agit de perdre son temps, on est prodigue dans le seul domaine où l'avarice serait honorable. »² Mesurez donc tous les jours à combien de petites choses, avec combien de personnes que vous n'aimez pas et dans combien de soucis sans importance vous dilapidez votre temps ! Il est normal alors de protester contre la brièveté de la vie. C'est que nous vivons comme si nous étions immortels, alors qu'il faudrait vivre comme si nous allions mourir demain.

C'EST ÉVIDENT QU'ON VIEILLIT

On sait déjà qu'on est mortel, mais on peut s'appliquer à le savoir d'une autre façon. C'est comme la conscience de vieillir. C'est évident qu'on vieillit, on le sait, et puis pan ! ça nous tombe dessus comme un éclair qui nous foudroie : la conscience de vieillir survient tandis qu'on se brosse les dents devant le miroir. Ça nous saute aux yeux : « Merde, c'est plus chiffonné qu'avant ! » Mais cette connaissance est comme un accident : elle nous tombe dessus quand on ne s'y attend pas. Pour coller davantage à la réalité de la mort, il faudrait tenter de la connaître souvent, à volonté, de cette façon-là, non théorique, intime, intense, affective. Ce que nous connaissions du bout de la pensée, il faudrait que nous le connaissions avec l'âme tout entière, d'une façon chaude et totale ; on ne doit

“ On est parcimonieux
s’il s’agit de garder intact
son patrimoine;
mais quand il s’agit de
perdre son temps,
on est prodigue
dans le seul domaine
où l’avarice serait honorable. ”

Sénèque, De la brièveté de la vie

plus rien savoir d’autre à ce moment-là. On dit qu’on « réalise » que la mort est un événement qui a lieu. Ça y est ? Non ? Vous pouvez faire un effort pour rapprocher ce qui est lointain, parce que c’est toujours pour plus tard. Je vais mourir certainement, mais à chaque jour qui passe, ça reste au futur, toujours aussi lointain, puisque le futur recule à chacun de mes pas et reste donc à une distance psychiquement confortable.

« JE VAIS MOURIR BIENTÔT »

La répétition de cette situation peut me permettre de penser que la mort restera toujours dans le futur, qu’elle n’arrivera jamais dans le présent. Tous les hommes sont mortels, je suis un homme, donc je suis mortel ; il ne s’ensuit pas que je vais mourir mercredi prochain ! « Réaliser » sa mort, c’est rapprocher le futur pour qu’il soit plus imminent, le définir pour qu’il soit moins incertain, se mettre volontairement nez à nez avec la mort, avant qu’on y arrive nécessairement en se heurtant à un diagnostic médical. « Bientôt. » Laissez cet adjectif affoler un peu votre cœur. Pas l’abstraction du « je suis mortel », mais « je vais mourir bientôt ». Et ne trichez pas ! Pas : « Et s’il ne me restait qu’une heure à vivre. » Pas le conditionnel, hein ! Vous pouvez aussi passer de la généralité du « on » (de l’homme) à la singularité du « je ». Que l’autre meure n’est pas un gros problème. On se ferait volontiers des politesses,

ici : à vous l’honneur, cher voisin. On peut voir ce passage du « il » au « je », chez le médecin malade. Deux approches de la maladie et de la mort se confrontent en lui. Il peut se penser à la troisième personne, comme un patient, et comprendre ses symptômes techniquement, mais il peut aussi réintégrer brutalement la première personne et crever d’angoisse comme n’importe qui quand il « réalise » la gravité initialement un peu scientifique de ses symptômes.

Pas « on », « je ». Laissez donc la mort vous appeler par votre nom. Par votre prénom.

L’entendez-vous ? — Gaëlle Jeanmart

1. Freud, *Essai de psychanalyse*.
2. Sénèque, *De la brièveté de la vie*.

En savoir +

Vladimir Jankélévitch, *La mort*, Champs Flammarion, 2008 (une émission sur ce livre de Vladimir Jankélévitch, intitulée « La mort ou l’expérience de l’impensable », se trouve en ligne : www.youtube.com/watch?v=h7ZmfaEQfKI).

R.-P. Droit, *Si je n’avais plus qu’une heure à vivre*, Odile Jacob, 2013.

philocité